

MÉNAGÈRES

PEGGY AVEZ

Les Pérégrines: un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, historienne et romancière, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevrillon, la directrice de la maison.

Notre ambition: vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres pour mieux les ouvrir, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

GENRE !

Lorsqu'on dit à quelqu'un, en langage familier, qu'il ou elle fait « genre », on lui signifie que l'on a compris que l'apparence qu'il ou elle se donne, les pratiques qu'il ou elle revendique relèvent d'une construction plus ou moins consciente, qui s'inscrit dans un rapport de pouvoir. « **GENRE !** », c'est un cri de guerre, une démarche de défiance critique, un laboratoire d'idées et d'explorations inédites où se mêlent recherches et témoignages.

Conception graphique: Lia Pradal

Mise en page: Flora Monnin

Photographie de couverture: Mierle Laderman Ukeles, « Washing/Tracks/

Maintenance: Outside », 1973, © Ronald Feldman gallery

© Éditions Les Pérégrines, 2026

Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines

21, rue Trousseau 75011 Paris

www.editionslesperegrines.fr

MÉNAGÈRES

L'ART DE PENSER AVEC UNE SERPILLIÈRE



INTRODUCTION

Sur le palier du troisième étage de cet immeuble chic au carrelage astiqué par mon père, je sonne et ramasse l'exemplaire de *La Voix du Nord* déposé à l'aube par ses soins sur le paillason. On est vendredi, dix heures. Pantalon à carreaux, serviette éponge à damier sur les épaules, marque des lunettes fraîchement ôtées, cheveux trempés, grande taille en dépit de la courbe de l'âge, Madame H. m'ouvre avec autorité, récupère son journal et file s'installer devant le miroir du couloir. Une boîte à chaussures pleine de bigoudis sur les genoux, ma patronne se dresse sur sa chaise, me tend le peigne et m'annonce les variations ménagères du jour, pendant que j'enroule quelques cheveux crayeux, frisottant entre mes doigts maladroits.

Ne faites qu'une salle de bains sur les deux. On attend encore un peu pour les vitres. Profitez-en pour cirer les buffets et brosser les moulures, faire le repassage, laver à fond les placards de cuisine, changer les draps, nettoyer la tache de café sur la moquette du bureau.

Je redoutais le matelas de laine à retourner. Le plus souvent, elle prépare le matériel et me montre une première fois comment m'y prendre. Surtout, elle a la délicatesse de ne pas me comparer à ma mère qui s'occupait de son ménage avant moi, avec davantage de savoir-faire.

Deux heures pour un appartement d'à peu près cent mètres carrés; je repars – souvent en retard – avec, dans mes mains javellisées, cinquante francs. L'année suivante, Madame H. me prendra plus ou moins comme domestique, en complément de mes vingt-cinq heures par semaine dans un fast-food. Au ménage du vendredi s'ajoutera le petit-déjeuner à apporter au lit avec le journal, chaque matin vers sept heures. Je retournerai ensuite dans ma chambre, à l'autre bout de l'appartement, récupérer des soirées passées à frotter des sols grasseyés après les dernier-ères client-es.

Au même moment, dans un brouhaha de fermetures Éclair, crissements de chaises, rires et chuchotements à peine contenus, le professeur de philosophie antique déclame vraisemblablement quelques rappels du cours précédent aux étudiant-es de première année. J'en fais partie, du moins administrativement. Ce semestre est consacré à un dialogue de Platon dans lequel Socrate et Théétète cherchent une définition de la science et condamnent nos cinq sens, instables et trompeurs. La matière perceptible ne doit pas intéresser le philosophe épris de vérité. Un parfum de tabac froid embrume les moindres recoins de l'université – nous sommes en 1997. Tous les vingt mètres au moins, les cendriers vissés aux murs débordent des conversations nerveuses qui font le sel de la vie étudiante.

Si les philosophes avaient écrit leurs livres en faisant le ménage eux-mêmes, leurs idées sur le réel auraient été

plus justes. Plus soucieuses d'une planète qui croule sous nos saletés. Que serait le monde aujourd'hui sans ce grand écart entre les idées, qui configurent nos valeurs, et les mains méprisées qui le rendent habitable? Tant que ceux qui prétendent penser le réel ont le pouvoir de garder les mains propres, nous serons induit-es en erreur.

Plus tard, on m'imaginera volontiers avoir fait une classe préparatoire au lieu d'avoir passé mes deux premières années d'étude à faire des ménages, souvent au noir, jusqu'à ce qu'une bourse me permette de plier mon corps sur une table plutôt que sur un balai. Sans doute parce que derrière une première place au Capes de philosophie – inattendue revanche sur mes années empêchées – ne pouvaient se cacher que des mains d'intello, immaculées. On n'imagine pas à quel point la pensée est pourtant un sport de pauvre, accessible à tous-tes – surtout aux mains qui se heurtent chaque jour à la matière du réel. On peut bien représenter la philosophie à travers une barbe et une bibliothèque, rien ne remplace le soin des choses pour penser ce qui nous entoure et notre façon d'y vivre. La serpillière a empêché tant de femmes d'écrire, mais jamais de penser.

J'écris ce livre depuis la femme de ménage que j'ai été durant quelques années et depuis celle que j'aurais dû rester si l'ordre social s'était déroulé sans accroc. Il est paradoxal pour moi d'utiliser ce pouvoir privilégié d'écrire pour parler d'une activité qui aurait dû m'en empêcher et qui continue d'ailleurs de charger mes journées. Mais sans

nier cette tension – à la fois pratique et personnelle –, ce livre veut contribuer à réhabiliter l’envergure d’un art de penser avec les mains encore trop méprisé, parce qu’en-glue dans des siècles de misogynie : l’art ménager. Si un important mouvement intellectuel explore et revalorise, depuis quelques décennies, des disciplines manuelles traditionnellement associées à des rôles masculins – l’artisanat ainsi que les activités de maintenance et de bricolage¹ –, le nettoyage, a fortiori domestique, reste encore largement impensé. Pourtant, c’est par le ménage que nous faisons chaque jour l’expérience la plus nécessaire et charnelle de nos environnements immédiats. En lavant, on ne s’acquitte pas seulement d’une contrainte. On clarifie des réflexions, on prend des décisions, on prépare tout ce qui pourra avoir lieu. En effaçant des traces, on tourne des pages de nos existences. C’est en dépoussiérant les choses qu’on les fait durer. Et c’est en arrangeant l’espace autour de nous qu’on se console aussi. Il est surprenant qu’on ait si longtemps échoué à penser la sagesse de la femme qui lave, alors qu’on a su la reconnaître chez le moine qui balaie ou le réparateur de motos.

Ce qui se passe et se pense dans les mains qui nettoient : voilà le territoire fertile qu’on explorera dans ce livre, par des fragments mosaïques, en entrelaçant des scènes de la vie ordinaire et ce qu’elles nous apprennent sur notre rapport au monde. Sans prétendre faire le tour d’un sujet

¹ Par exemple, *Ce que sait la main. La culture de l’artisanat* de Richard Senett (Albin Michel, 2010), *Éloge du carburateur* de Matthew Crawford (La Découverte, 2010), *Le Soins des choses. Politiques de la maintenance* de David Pontille et Jérôme Denis (La Découverte, 2022).

qui, sitôt qu’on soulève le tapis, apparaît omniprésent et philosophique. Nettoyer pour soi et nettoyer pour autrui, le plus souvent par nécessité, renvoient à des situations radicalement différentes dont il ne s’agit pas de faire abstraction. Cette distinction traverse ce livre en filigrane, sans le diviser de façon binaire.

Penser au ras du sale

Nous lavons, astiquons, brossons, lessivons, mais qui se dira « ménagère » ? Quel mot désignera celle qui nettoie comme on désigne le bricoleur ou le jardinier ? Il n’y en a pas. Tout au moins, il n’y en a pas qui ne soit pas chargé d’un lourd imaginaire sexiste et caricatural. Dans un livre de dictées de 1909, trouvé par une amie dans une boîte à livres, on lit que « la mère a soin des enfants ; elle dirige le ménage ». Un peu plus loin, on lit ce texte de dictée suivant : « Dans une maison bien tenue, les chambres sont balayées, les meubles sont frottés et essuyés, les lits sont faits, les vitres et les fenêtres sont nettoyées, les vêtements sont brossés et mis en place, le linge est serré dans l’armoire. Dans la cuisine sont suspendus des ustensiles frottés avec soin ; de la cave au grenier, tout est propre et bien entretenu. » La femme dirige le ménage, mais tout est propre comme par magie ! Dans la répartition traditionnelle des rôles familiaux reprise de façon élémentaire par ce manuel, « le père travaille pour nourrir la famille »² et la femme « règne » sur tout ce qui concerne les soins et les tâches domestiques.

² Ces divers extraits de dictées sont tirés de *L’Année préparatoire de Grammaire*, Librairie Armand Colin, 1909.

On ne la présente pas tant comme celle qui accomplit un travail que comme celle qui dirige le petit espace de la maisonnée. Nous faisons le ménage, soit. Mais la ménagère cristallise tout ce à quoi nous ne voulons surtout pas ressembler. Tout ce que nous avons nous-mêmes appris à haïr en héritant du discours misogyne dans lequel nous avons toutes grandi. Acariâtre, maniaque, ridicule, refermée sur son « petit » intérieur, pendant que l'homme s'occupe des affaires publiques, convoite le monde, et doit – le pauvre ! – subir les remontrances de sa ménagère lorsqu'il oublie de retirer ses chaussures ou tache sa chemise. Cette ménagère qu'on débusque en nous quand on ose se plaindre d'une inégalité dans les tâches domestiques ou d'un manque de respect du travail accompli. Celle qui s'occupe des « soins du ménage³ », devenue épouvantail de genre féminin, façonné par la culture patriarcale pour décrédibiliser les souffrances et les plaintes, toujours politiques, de celles qu'on exploite entre les murs des maisons. Épouvantail qui menace aussi les hommes astreints aux emplois de nettoyage, redoutant que cette activité – qu'on peine à reconnaître comme un travail – ne les effémine au regard des autres hommes. Car le plus sale des sales boulots n'est pas le boulot le plus salissant, mais le plus féminin ou efféminant. Il faut bien que le ménage soit un travail faible et stupide pour qu'on en fasse le stigmat de la déraison féminine.

³ Selon le Centre national de ressources textuelles et lexicales, le substantif féminin est employé dès les ^{xiv}^e-^{xv}^e siècles pour désigner la femme qui administre et entretient le ménage.

Pourtant, sans nostalgie pour le mot lui-même, nous ne changerons les choses qu'en le débarrassant du halo des regards dégradants qu'il nous fait porter sur nos corps repliés, occupés à fabriquer l'habitabilité du monde. L'organisation sociale du nettoyage invisible, gratuit ou mal payé, aux pieds de ceux qui gardent les mains propres, est le socle d'une société brutale. Le travail du sale est un des principaux vecteurs d'assujettissement : c'est en l'assignant à certaines classes sociales, ciblées dans les fiches de poste explicites ou non – les femmes, les personnes racisées ou en précarité administrative –, qu'on les fabrique comme subalternes. Des sales boulots aux sales gens se déploie la rhétorique de la domination et de l'exclusion. La hiérarchie patriarcale qui s'installe dans les foyers s'érige sur l'exploitation ménagère des femmes. Hiérarchie institutionnelle des corps, dans laquelle le nettoyage vous place au plus bas, à même le sol. Hiérarchie des esprits, où le souci de la vie domestique vous destitue de votre capacité de penser, cette raison que les philosophes n'ont accordée historiquement qu'aux hommes, et non à leur ménagère ou à leur bonne.

Gardons-nous pour autant de tomber dans cet écueil lui aussi patriarcal : confondre la dénonciation de l'aliénation domestique et la dévalorisation du nettoyage, ce qui revient à renforcer l'humiliation intellectuelle dont le mot « ménagère » est porteur. Sans romantiser la vie domestique, et tout en contestant les relations de pouvoir qui s'y jouent, prenons le contrepied du déni patriarcal

et affirmons le pouvoir intellectuel de celles qui font le ménage. Des ménagères, donc. Les femmes « ont toujours pensé là où elles étaient [...] même en remuant des casseroles⁴ », rappelait Virginia Woolf. Ce présent livre défend une expérience commune à tant de femmes : le ménage fait penser à toutes sortes de choses qu'on n'enseigne pas encore dans les amphithéâtres ou dans les livres. Car là où les femmes se sont retrouvées minorisées par l'exploitation ménagère – violemment renforcée par d'autres stigmates sociaux comme la classe et la couleur de la peau –, elles ont aussi acquis des connaissances inaccessibles aux postures patriarcales.

Il serait donc temps de renverser le regard surplombant et de penser les choses depuis l'expérience subalterne qu'on en fait en les nettoyant. De prendre au sérieux le savoir des premières concernées, leur privilège épistémique⁵. De mettre au jour l'absurdité du privilège de classe qui consiste à reléguer au loin et à d'autres les détails poussiéreux et répétitifs de la vie matérielle. De défendre une pensée qui s'abaisse d'abord pour toucher le réel tel qu'il est, c'est-à-dire en cours de salissure, plutôt que de partir d'un réel fictivement propre, abstrait. Soulever le tapis recouvrant les refoulés de nos sociétés : la matière méprisée – saletés, poussières, déchets – rassemble tout ce que

notre culture patriarcale a mis au rebut et nous submerge aujourd'hui sous ce qu'on appelle la pollution.

Loin d'édulcorer la violence sociale, nous avons à penser cela aussi : les rapports de pouvoir qui se chorégraphient sous nos yeux, pour peu qu'on observe la verticalité des corps mis en scène dans le nettoyage. Depuis les contrebass, le nettoyage ne consiste jamais seulement à restaurer la propreté. D'un contexte à l'autre, d'un script à l'autre, d'un moment à l'autre, le maniement de la serpillière peut aussi bien être une pratique déshumanisante qu'un geste dissident. Il témoigne toujours d'un esprit qui bricole des façons de raviver nos vies et envies en soignant le monde. En l'embellissant.

Des gestes et des pensées

Si le nettoyage avait été une affaire masculine, il y aurait dans nos librairies de nombreux livres de philosophes faisant l'éloge de ce digne sujet. On aurait inventé des méthodes pour penser depuis la matière du quotidien. L'art ménager serait intégré dans nos emplois du temps comme un pilier fondamental et visible de nos vies. Il suffit d'ailleurs d'une grève, d'un confinement ou d'un divorce pour que, l'espace d'un instant, on s'émerveille du caractère essentiel de la serpillière. Loin d'une vision réductrice du nettoyage comme seule suppression du sale, on aurait vu ce que le ménage crée, ce qu'il fait à la matière du monde comme à nos esprits. On relierait le geste ménager à l'intelligence qui l'habite.

4 Virginia Woolf, *Trois guinées*, Payot & Rivages, 2020, p. 139.

5 Théorisé notamment par les penseuses féministes Sandra Harding, Nancy Hartsock, et développé dans des perspectives différentes par Donna Haraway et bell hooks, entre autres, le privilège ou avantage épistémique désigne la capacité des personnes minorisées à acquérir des savoirs en raison de leur oppression, savoirs qui échappent aux groupes dominants.

Si la dénonciation de l'exploitation ménagère a fait – fort heureusement – l'objet de nombreux travaux féministes et sociologiques⁶, ce livre propose une série d'explorations philosophiques de ce que le ménage donne à penser. On ne saura jamais tout ce qui s'est précisément passé dans la tête des femmes durant les innombrables heures où leurs mains accomplissaient les travaux domestiques. Mais on sait à quel point elles ont dû masquer leur esprit et jouer la docilité ménagère pour se rendre acceptables et se retrouver méprisées. Pour briser le stigmate de la ménagère, montrons de toutes les façons possibles à quel point nos gestes débordent de pensées insoupçonnées.

Sitôt qu'on dépoussière le sujet du nettoyage de sa futilité féminine et de sa supposée « improductivité » – on peine à y voir un travail à part entière au motif qu'il ne « produirait » rien –, il apparaît comme un cristal où s'articulent et se reflètent tant les stratégies d'oppression que les pratiques d'émancipation. Il fut une technique de déshumanisation à Vienne en 1938 lorsque les nazis forcèrent des personnes juives à broser les pavés avant leur déportation. Il devient en 1973 une performance subversive quand l'artiste américaine Mierle Laderman Ukeles passe la serpillière sur le perron d'un musée aux horaires d'ouverture. Entre les deux se déploie l'éventail des possibles

mis en scène du corps qui nettoie. Depuis le ménage qu'une femme exécute pour conforter le pouvoir d'un employeur ou d'un mari, jusqu'à celui qu'on fait pour se façonner un espace à soi sécurisant, se déroulent des itinéraires souvent tortueux où l'on reconquiert sa puissance d'agir par des gestes ménagers.

Dans nos poussières se sédimentent nos façons de vivre, de produire comme de détruire. C'est à leur contact que nous prenons conscience de nos contradictions, du temps qui passe et de notre besoin d'y inscrire des rituels. De l'attention portée à nos restes et nos saletés émergent toutes sortes de questions et de conversations que nous avons souvent avec nous-mêmes sans pouvoir les écrire. En avoir consigné quelques-unes dans ce livre, au prix de certaines procrastinations ménagères, matérialise un paradoxe qui le rendait nécessaire.

⁶ Voir, parmi de nombreux travaux récents, Christine Delphy et Diana Leonard, *L'Exploitation domestique*, Syllepse, 2019; Sylvia Federici, *Caliban et la sorcière*, Entremonde, 2014; Françoise Vergès, *Un féminisme décolonial*, La Fabrique, 2019.

PREMIÈRE PARTIE:
FABRIQUER L'HUMILIATION

La fourmi et la cigale

La fourmi, qui frottait toujours,
S'arrêta pour reprendre haleine.

« Qui s'attendrira sur la peine,
Dit-elle, des ménagères ?
Toujours frotter, jour après jour,
Et notre ennemie la poussière,
Aux ordures jeté notre triste butin
Revient le lendemain matin,

On se lève, elle est encor là, goguenarde.
La nuit on n'y a pas pris garde,
Croyez qu'elle en a profité,
La gueuse !
Il faut recommencer,
Prendre le chiffon, essuyer
Et pousser, toujours pousser
Le balai. »

« J'ai tout mon temps, dit la poussière,
Cela s'use une ménagère.
Quelques rides d'abord et l'esprit
Qui s'aigrit ;
La main durcit ; le dos se courbe ; tout s'affaïsse,
La joue, le téton et la fesse ;
Alors s'envolent les amours... »

Boudant et maugréant toujours
La ménagère rancunière